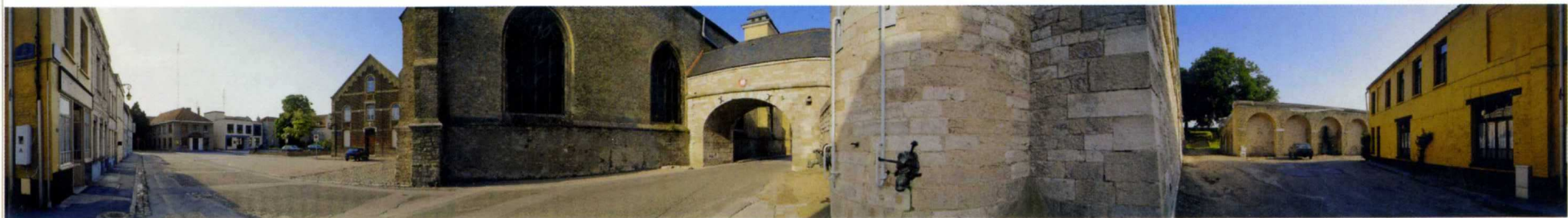




G R A V E L I N E S



D U P L A N À L A C I T É



DU PLAN À LA CITÉ

MUSÉE DE GRAVELINES

Ce catalogue est publié à l'occasion de la présentation de
GRAVELINES, DU PLAN À LA CITÉ,
second volet de l'exposition
GRAVELINES, EN QUÊTE DE MÉMOIRE

Commissariat de l'exposition :
Dominique Tonneau-Ryckelynck,
assistée de Christelle Staessen

Musée de Gravelines
Dominique Tonneau-Ryckelynck,
conservateur

Département Patrimoine :
Christelle Staessen,
Nathalie Coulon

Service technique :
Didier Carru,
Jean-Jacques Joonekin

Régie des oeuvres :
Mathilde Bommel,
Paul Ripoché

Conception graphique :
Jean-Etienne Grislain

Crédits photographiques :
Florian Kleinfenn

Photogravure :
New Look, La cité numérique
Impression : 4M Impression

ISBN 2-908566-10-9 /
Edition du musée de Gravelines

REMERCIEMENTS

Karine Berthaud, archiviste,
Archives Municipales de Gravelines

Philippe Bragard,
docteur en archéologie et histoire de
l'art, chargé de cours invité, Université
catholique de Louvain La Neuve

Nicolas Faucherre,
archéologue et historien de la fortifica-
tion, maître de conférences, université
de La Rochelle

Christian Kelma,
président de la société SIRIA
Technologies,
et son équipe d'infographistes :
Sébastien Fourcroy,
Van Dung N'guyen

avec le concours
de la direction régionale des Affaires
culturelles Nord / Pas-de-Calais
et du programme Interreg II Nord /
Pas-de-Calais / Flandre Occidentale.



m comme *M*usées

SOMMAIRE

LE PLAN-RELIEF	P.7
LE PETIT MONDE DES PLANS EN RELIEF Christelle Staessen	P.9
LES ORIGINES LA COLLECTION FRANÇAISE	
LES TECHNIQUES DE FABRICATION Nathalie Coulon	P.13
LES TRAVAUX DE MARS OU L'ART DE LA GUERRE, EXTRAITS Alain Mannesson- Mallet	
LE PLAN-RELIEF DE LA VILLE DE GRAVELINES (MILIEU XVIII ^e) Philippe Bragard	P.25
L'AUTEUR : UN CERTAIN LUSCA? DATE DE FABRICATION ET VALEUR DOCUMENTAIRE PROMENADE VERS 1750	
PANORAMAS D'UNE CITÉ Photographies de Florian Kleinfenn	P.36
DU RÉEL AU VIRTUEL	P.70
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	P.72
ILLUSTRATIONS :	
Page 2 Doré G., Je croy que ... , dans Oeuvres complètes de Rabelais , Gargantua, 1873 Collection Musée de Gravelines, inv. n° G1998 037(01)	
Page 6 Jefferys T. , A plan of Gravelines with the New Canal, C. 1750 Collection Musée de Gravelines, inv. n° G983 065	
Page 8 Plan en relief original de la ville de Gravelines Collection Musée des Plans-Reliefs, dépôt Musée des Beaux-Arts de Lille Photographie G.Larmuseau	
page 24 Copie du plan en relief de Gravelines Collection SIVOM des Rives de l'Aa, dépôt Musée de Gravelines	



L'AUTEUR : UN CERTAIN LUSCA?

Selon l'hypothèse développée par Nicolas Faucherre, il s'agirait du sieur LUSCA, chargé par ailleurs de la réalisation de la maquette de la grande écluse de chasse, terminée en 1756. Cette seconde maquette a fait partie du lot emporté par les Prussiens en 1815 ; elle a disparu dès le début du XX^e siècle. Toutefois, selon Antoine de Roux, Lusca n'aurait été, dans la fabrication du plan en relief de Gravelines et de celui de l'écluse, que l'aide de Nézot (1699-1768) ⁽²⁾. Aucun document ne permet à ce jour de confirmer cette dernière hypothèse. Lusca n'est pas un ingénieur militaire ⁽³⁾, mais bien un technicien chargé quasi exclusivement des aspects géo- et topographiques de l'art de la guerre (cartes, plans, plans en relief), sans pour autant avoir le grade d'ingénieur-géographe ⁽⁴⁾. Pourtant, le compte de la municipalité de Gravelines pour 1756-1757 signale qu'un ingénieur géographe a été conduit de Gravelines à Calais ⁽⁵⁾ : est-ce notre Lusca « bombardé » ingénieur par le scribe local, ou est-ce un autre personnage resté inconnu ? Au vu des textes concernant le plan en relief de l'écluse de chasse, la première hypothèse serait la bonne. On sait par ailleurs que Lusca a réalisé un plan en relief de Wesel en 1781 (disparu), et qu'il a été l'aide de Jean-Baptiste Larcher d'Aubancourt (1711-1799) ⁽⁶⁾ et, sur papier, un plan de la grande galerie du Louvre en 1757 avec la situation de tous les plans en relief qui y étaient conservés ⁽⁷⁾. On a conservé de sa main une série de cartes et de plans militaires de la région sud-ouest de la France, où il semble avoir été en poste dans les années 1770 ⁽⁸⁾ : plans de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz et de Hendaye, cartes du cours de l'Adour et de la Bidassoa.

DATE DE FABRICATION ET VALEUR DOCUMENTAIRE.

Comme l'a bien démontré Nicolas Faucherre, le plan en relief de Gravelines a été construit peu avant 1758, année de l'arrêt de la fabrication des reliefs au Louvre. La mention du passage d'un ingénieur géographe en 1756-1757 vient étayer l'hypothèse : il est logique que l'on fasse un plan en relief général en même temps qu'un autre de l'écluse de chasse. Le plan en relief de Gravelines a été actualisé partiellement (corps de garde de la porte de Dunkerque bâti en 1771) et restauré en 1810 et en 1819. L'échelle est uniforme, 1/600, comme pour les autres plans contemporains, alors que ceux du XVII^e siècle dénotaient des échelles variées (du 1/400 au 1/8700) ⁽⁹⁾. C'est dès lors un « instantané » de Gravelines et de ses défenses, entourées par la campagne environnante dans un rayon de 300 toises (environ 600 mètres), au milieu du XVIII^e siècle.

Pour compléter l'information, des plans manuscrits à plus petite échelle accompagnaient le plan en relief : c'est le cas de Namur ; pour Gravelines, il ne semble pas en exister, ni dans les archives du Musée des Plans-Reliefs, ni dans les cartons des Archives du Génie ⁽¹⁰⁾. L'on dispose cependant

d'un plan d'assemblage des tables constitutives du relief, non daté ; parsemé de lettres majuscules T, P et J, il indique par ce moyen les espaces à représenter comme terres labourables, prairies et jardins ⁽¹¹⁾. Et il existe des plans manuscrits relatifs aux projets de travaux pour les années 1750-1760, ainsi qu'un intéressant *Mémoire pour servir d'instruction au plan de Gravelines* 1751, rédigé par le colonel et ingénieur Joseph de Fontenay († 1753) ⁽¹²⁾.

Par rapport aux plans en relief urbains du XVI^e siècle, les plans français se distinguent justement par la représentation des campagnes : il était nécessaire aux officiers préparant un siège ou envisageant la mise en défense d'une place de tenir compte de la distance à laquelle on creusait les premières tranchées d'approches. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, celles-ci s'implantent à environ 600 mètres du glacis. Cette distance correspond également à celle des premiers tirs des batteries de siège.

«Instantané», mais pas au sens strict : nombre de plans en relief ont été actualisés et/ou restaurés — et c'est le cas de Gravelines —. On peut y trouver des bâtiments en projet à l'époque de la réalisation du plan, qui n'ont pas été construits ; d'autres qui avaient disparu peu avant l'intervention des ingénieurs géographes ; certains ont été ajoutés lors d'une actualisation ou d'une réparation ; quelques-uns ont disparu lors des mêmes opérations ou lors des nombreux transferts que connaissait la collection. Bref, la vision donnée par le plan en relief de Gravelines doit être relativisée en fonction de ces éléments.

D'autre part, les plans en relief ne sont pas destinés à fixer pour le grand public l'image d'une ville. Leur premier objectif — en tout cas celui des premières générations de reliefs urbains — est militaire : gérer l'architecture défensive et organiser l'attaque et la défense. On constate ainsi que les plans en relief italiens ne détaillent pas le bâti urbain, comme c'était vraisemblablement le cas de plusieurs premiers reliefs français exécutés dans les années 1660-1670. C'est la deuxième génération de plans en relief, au XVIII^e siècle, qui pousse le souci de la perfection à détailler des trames urbaines qui en définitive n'étaient vues qu'à distance par le roi et sa cour. Détail, oui ; miniaturisation fidèle, non. Pour d'évidentes raisons de délai de fabrication et d'échelle, tous les détails d'architecture ne sont pas rendus de manière individuelle. Dans les cahiers de développement - si ceux-ci ont bien existé avant la fin du XVIII^e siècle ⁽¹³⁾ - le décor architectonique est figuré, mais il disparaît généralement dans le rendu tri-dimensionnel. Les monuments publics font peut-être exception, mais la petitesse d'exécution gomme quelquefois des éléments à priori importants : à Namur, un imposant groupe sculpté plus grand que la taille humaine, accolé à une collégiale, ne figure pas sur le plan en relief (1747-1750) ; à Audenarde, Nézot agrandit les édifices publics au 1/400 et diminue les constructions adjacentes au 1/800 ; ailleurs, les porches à colonnades disparaissent ; des galeries d'arcades sont simplement dessinées sur des façades pleines. L'on doit donc s'attendre à une simplification de l'architecture.

NOTES

(1) Toute ma gratitude s'adresse à Nicolas Faucherre dont la gentillesse et la disponibilité ont été de nouveau mises à l'épreuve. Il a été le premier à étudier le plan en relief de Gravelines et a mis généreusement son dossier documentaire à ma disposition.

(2) FAUCHERRE, MONSAIN-GEON, de ROUX 1989, p.159.

(3) Il n'apparaît d'ailleurs pas dans le dictionnaire des ingénieurs militaires d'Anne Blanchard.

(4) BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires*, Paris, 1902, 2 vol.
C. LEMOINE-ISABEAU, *La cartographie des Pays-Bas*, Bruxelles, 1984, p.34. Les ingénieurs géographes ont été rattachés au génie de 1776. Au départ, ce ne sont pas des militaires, bien que certains porteront un grade d'officier. Généralement, ce sont des «civils» formés plus particulièrement à la géométrie et au dessin.

(5) *Dépenses extraordinaires (...)*
Au nommé Jacques Wadoux, 3 livres, pour avoir conduit à Calais un ingénieur géographe par ordre du Magistrat, par ordonnance et quit-tance.

(Extrait du Registre des recettes et dépenses de Gravelines du 1/5/1756 au 30/4/1757, Arch. Mun. CC 20. Document découvert et transcription faite par Christelle Staessen). Gravelines, Arch. Mun., CC 20.

(6) FAUCHERRE, MONSAIN-GEON, de ROUX 1989, p.159.

(7) N. FAUCHERRE, *Gravelines au milieu du XVIII^e siècle*, dans

Plans en relief. Villes fortes des anciens Pays-Bas français au XVIII^e siècle, Lille, 1989, p.96, n°1.

(8) BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires*, Paris, 1902, t.1, p.111.

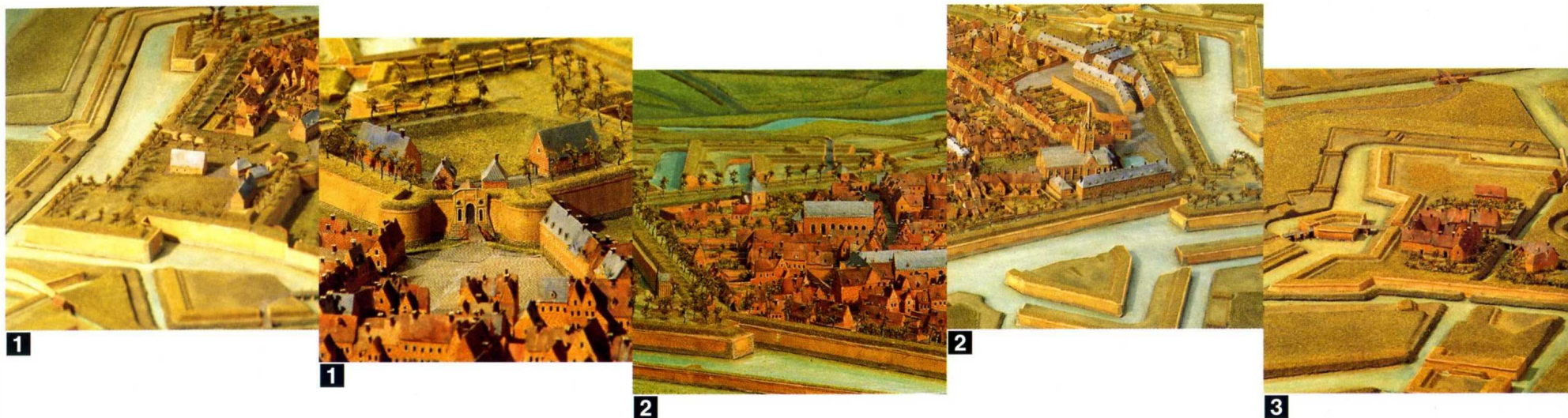
(9) N. FAUCHERRE, *Les plans en relief de Louis XIV, des outils de travail pour la construction de la frontière*, dans CORVISIER 1993, p.102-103.

(10) En 1927, les archives relatives aux plans en relief ont été arbitrairement scindées entre l'hôtel des Invalides et les Archives du Génie. Celles-ci sont actuellement conservées au château de Vincennes (Service Historique de l'Armée de Terre).

(11) Paris, Hôtel National des Invalides, Musée des Plans Reliefs, archives.

(12) Vincennes, SHAT, AG, art.8, sect.1, Gravelines, cartons 1 et 2. Sur de Fontenay, voir A. BLANCHARD, *Dictionnaire des ingénieurs militaires 1691-1791*, Montpellier, 1981, p.295.

(13) Les premiers conservés sont en effet ceux du plan en relief de Toulon, faits en 1793-1794.



PROMENADE DANS LA VILLE VERS 1750

L'ENCEINTE

Elle est telle qu' «achevée» après 1736 par la construction des deux dernières contregardes devant le front Nord.

Le château date du règne de Charles-Quint. Il a été bâti de 1528 à 1536 et modifié en 1562 par la greffe du gros bastion dit «du Château» **1**. De part et d'autre de l'entrée, deux tours d'artillerie en fer à cheval présentent encore à leur base l'éperon triangulaire qui en supprime l'angle mort ; cet éperon, trop petit au 1/600, n'est pas rendu sur le plan relief, pas plus que les embrasures de tir réservées dans la

base en grès des tours (deux par côté) et dans celle de la «tour du pilier». La tour droite et le demi-bastion «du pilier» ainsi que la courtine intermédiaire, sont d'ailleurs une reconstruction prévue par Vauban dès 1689 : l'explosion de la poudrière en 1654 avait en effet ravagé entièrement ce front fortifié ⁽¹⁴⁾.

Les bastions de l'enceinte urbaine **2** ont été entamés en 1558 ⁽¹⁵⁾. Leurs grandes dimensions les situent bien dans les décennies 1550-1560. Si les archives turinoises conservent un projet signé par l'italien Francesco Thebaldi, adjoint du capitaine Gianmaria Olgiati, c'est, selon toute probabilité, un autre italien, l'ingénieur Antonio Saluberto, qui en dirige l'exécution ⁽¹⁶⁾. Le plan en relief

montre bien les deux étages de feu de leurs flancs, ainsi que le chemin de ronde qui court au sommet de la muraille, entre le parapet de briques et le talus du rempart de terre. Au XIX^e siècle, ces parapets en terre seront entièrement remodelés et prendront leur aspect actuel (un seul niveau de tir dans les flancs). Les bases en grès, les chaînages de même matériau, le parement en brique, le cordon rectangulaire, tout concorde avec la réalité.

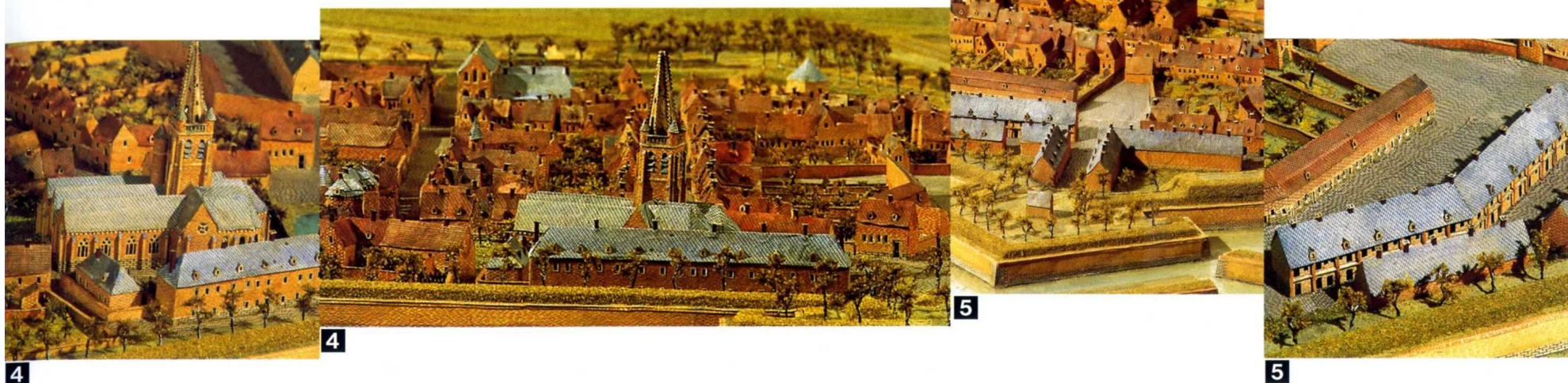
Jouxtant la porte de Dunkerque, un grand cavalier d'artillerie en terre surmonte la courtine : arasé aujourd'hui, il renforçait le commandement de la place sur cette importante entrée de ville.

Les demi-lunes, en place dès l'époque

espagnole, ont été retravaillées par Vauban et sa «bande d'Archimède». La ville basse est enclose par un ouvrage à corne mi-brique, mi-terre **3**. La muraille, basse, est talutée fortement, comme on le constate sur place. Il protège le faubourg et, au-delà, surveille le cours de la rivière Aa. À l'ouest de celle-ci, deux autres ouvrages à cornes en simple terrassement zigzaguent entre les fossés largement inondés. Tous deux protègent le havre et la grande écluse qui autorisait une remarquable inondation défensive voulue par Vauban.

LES BÂTIMENTS MILITAIRES

Dans le château, un corps de garde — dont le préau et les colonnes de bois ne



sont pas non plus reproduites, sinon suggérées par le débord du toit — fait face à un magasin, l'ancien arsenal, vétuste en 1751. Le grand magasin à poudre de 1742 est bien là, sans ses contreforts. 1352 barils y trouvaient place sur cinq niveaux. Enfin, l'arsenal remplacé par l'actuel centre culturel borde le rempart Sud. Il a été construit en 1741 à l'emplacement de bâtiments détruits en 1654. Long de 41 m, large de 13, il comprend trois niveaux : le rez de chaussée loge les affûts et équipages de l'artillerie. L'étage au-dessus est une belle salle d'armes qui a du côté de son entrée trois grands armoires pour serrer les platines des fusils, et tout ce qui est à portée de main ; derrière les armoires est une boutique où six armuriers peuvent travailler à l'aise, laquelle a une

porte de communication avec la salle d'armes. Elle peut contenir, tous les râteliers étant pleins, 8192 fusils. Un cabestan permet de monter les charges au grenier.

Les deux tours flanquant l'entrée renferment chacune un «souterrain» : l'un est humide et ne peut servir qu'à l'usage de cave pour les boissons, l'autre est beau, bon et sec et peut estre habité (mémoire de 1751). La salle du Pilier, dans le demi-bastion nord, est soutenue par quatre grands arcs doubleaux qui s'appuyent sur un gros et massif pilier placé au milieu qui la rend des plus solides et à toute épreuve. Bien évidemment, le plan en relief ne montre rien de ces entrailles de la fortification, car il n'a pas été conçu démontable. Il pouvait arriver que les dessous des ouvrages

soient visibles par le biais de tablettes mobiles : tels sont les reliefs du château Trompette à Bordeaux et de la citadelle de Jülich. Tel était celui de la grande écluse de Gravelines dont on a hélas plus que la description ⁽¹⁷⁾.

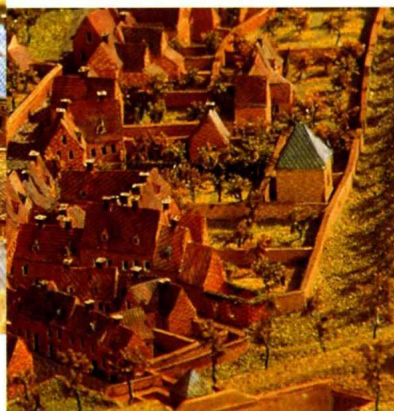
La caserne Varennes et la citerne **4** sont bien présentes sur le relief, celle-ci sans ses aqueducs qui la relie aux toitures de l'église et de la caserne. Un mur de brique entoure la citerne, dispositif qui n'a semble-t-il jamais existé. De plus, la maçonnerie de pierre a fait place sur le relief à de la brique, des lucarnes garnissent le toit et des fenêtres parsèment ses longs côtés ! Celui qui a taillé et décoré la reproduction de ce bâtiment l'aura sans doute confondu avec une caserne ou une poudrière.

La caserne Varennes bâtie en 1737 est composée de 48 chambres et un rez de chaussée et deux étages qui a raison de cinq lits par chambre contient 720 hommes (mémoire de 1751). Sous les combles, l'espace sert de magasin à «munition» c'est à dire aux vivres.

Près de la porte de Dunkerque, les fameuses casernes «espagnoles» **5** se disposent de part et d'autre d'une sorte de place d'armes au tracé brisé. contre le rempart, les casernes d'infanterie ; en face, les écuries de la cavalerie. Celles-ci peuvent abriter 136 chevaux et leurs cavaliers, d'après un document de 1810 ⁽¹⁸⁾. En 1751, on les comptait pour 130 montures, mais aucun logement pour les hommes. Des cloisons avec cheminée les divisent en quatre parties à peu



6



7



8



9

près égales. Elles n'ont d'espagnol que le nom, car leur demi toiture à la Mansard, en tuile, dénote leur appartenance à la période française ; ce toit si caractéristique couvre un rez en pierre surmonté d'un demi-étage de brique éclairé par des lucarnes ; ce grenier sert à stocker du fourrage. Les casernes d'infanterie couvertes d'ardoise, par contre, témoignent des premiers standards en la matière, dus à l'armée hispano-flamande ⁽¹⁹⁾ : des « baraqués » sur deux niveaux, munies d'une cheminée en pignon et d'une galerie de circulation en étage, se juxtaposent les unes aux autres. On les appelait « La Galerie » ; elle pouvait abriter 300 hommes. La troisième rangée de casernements, le long du rempart, présente une façade aveugle aux

assaillants. Composée de 86 chambres, elle sert à près de 800 fantassins, à raison de trois lits par chambre et de trois hommes par lit.

Le pavillon d'officier sur la place d'armes, *consistant en un rez de chaussée et un étage composé de 12 chambres*, possède en plus un jardin clos sur sa façade arrière. Il est séparé de l'hôtel de ville par deux maisons privées. **6**

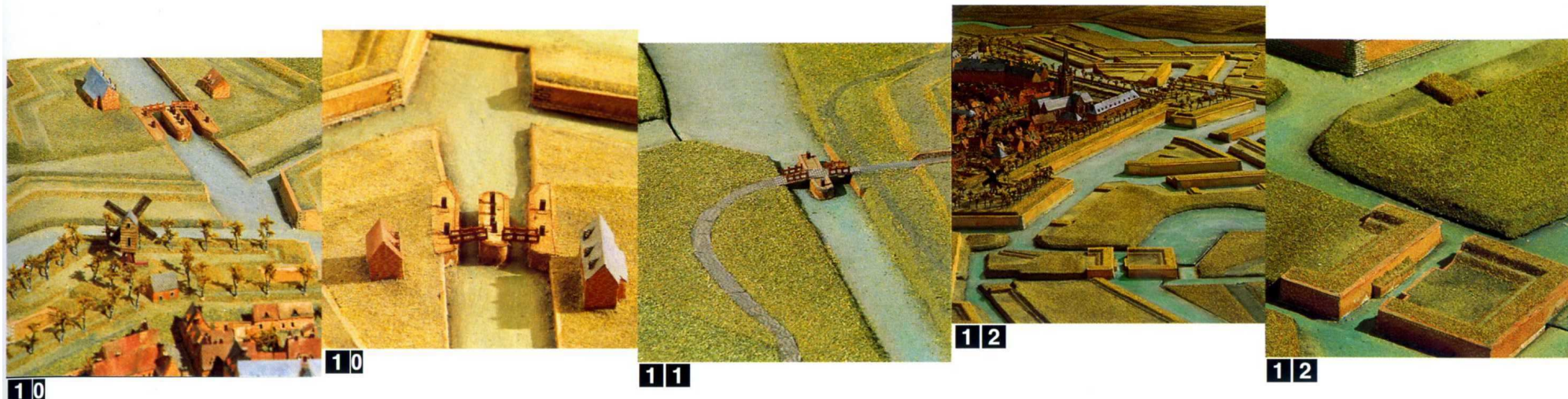
Les corps de garde sont uniformes : les variantes que l'on observe aujourd'hui n'apparaissent pas, sinon dans celui de la porte de Dunkerque (intra-muros) qui présente une galerie sur le pignon et non en façade comme c'est l'usage. Les préaux ne sont pas diversifiés : les belles arcades de briques de celui conservé sur le bastion du Moulin sont un détail à la fois inutile aux yeux des

ingénieurs géographes et difficile à rendre à si petite échelle.

En plus des corps de garde, on voit deux petits bâtiments carrés coiffés d'un toit pyramidal et entourés d'une clôture en brique, en arrière des bastions de la Digue et du Roi : ce sont de petits magasins à poudre, disparus au XIX^e siècle **7**. Baptisés *pigeonniers*, ils n'étaient pas voûtés à l'épreuve des bombes ; leur capacité était de 170 barils « engerbés » en cinq couches.

On sait que les portes urbaines faisaient l'objet de soins particuliers dans leur décoration. Elles devaient en effet magnifier le possesseur de la ville et dissuader l'attaque. D'une façon générale, les plans en relief en réduisent l'impact : la sculpture architectonique qui les paraît a disparu dans la réduction

tion de l'échelle. À Gravelines, la porte de Calais **8** est une simple baie en plein cintre, sans échancrures latérales pour les flèches d'un pont-levis, précédée d'un pont en bois. Notons que sur l'original, toutes ces passerelles ont disparu et ont fait l'objet d'une restauration récente. Néanmoins, leur aspect concorde avec ce que l'on en connaît ; tous les ponts sont ainsi teints en rouge, couleur usuelle pour les boiseries des forteresses de l'âge classique. La porte aux boules n'en a que le nom. À l'opposé, les portes du Château et de Dunkerque **9** présentent un jeu de matériaux et de volumes malgré tout éloigné des originaux grandeur nature : les artisans en charge du plan en relief ont-ils ici extrapolé, ou suivi des dessins non réalisés ? À moins que les pho-



tographies du début du siècle ne nous montrent des modifications intervenues après 1758 ?

Il manque certaines choses, comme la maison des ingénieurs, près de la porte de Dunkerque, pourtant construite en 1737. C'est l'ingénieur en chef Filley qui en avait obtenu la construction, *attendu sa nombreuse famille* (mémoire de 1751). Non représenté également, le corps de garde dans la demi-lune de Dunkerque, édifié pourtant avant 1713. Celui de la caserne Varennes n'existe que depuis 1774 ; dans l'hypothèse où le plan date de 1756-1758, son absence est normale, comme dans la restauration de 1771. Plus simplement, il peut s'agir d'un oubli ou d'une disparition...

Limité à 300 toises (environ 600

mètres) de rayon à partir des glacis, le plan en relief ne représente pas l'extrémité du chenal avec la Flaque des Espagnols ni les deux forts Philippe, distants de 900 toises des remparts de la ville. À l'époque où le plan a été exécuté, le carré bastionné sur la rive orientale n'existait d'ailleurs plus qu'à l'état de ruine ; ses terrassements s'étaient affaîssés en « motte de beurre ». Quant à l'ouvrage à cornes implanté sur la rive ouest, rien n'en gardait témoignage, pas même le parcellaire rural. Quelques maisons basses entourées d'un jardin clos s'étaient construites à son emplacement.

LES ÉCLUSES

Le mémoire de 1751 en décrit sept, contre neuf dans le traité d'architectu-

re hydraulique de Bélidor imprimé en 1750. Sur le plan en relief, seules trois sont visibles et identifiables. D'abord l'écluse neuve ou écluse de chasse **10** face au chenal, encore n'en distingue-t-on que les deux passages principaux, à ciel ouvert, fermés par des portes busquées (non reproduites) ; il existait trois autres passages pour les eaux, pratiqués dans la pile centrale et dans les bajoyers, que fermaient des vannes mobiles. Les bornes portant les vis de manœuvre sont toutes représentées, de même que les deux passerelles et les deux maisonnettes (un corps de garde et le logement du personnel affecté à la manœuvre des portes (?).

La « Grande écluse » est celle bâtie par Vauban sur l'Aa en 1699 **11**. Elle a deux passages, celui du côté de la ville a 20

pieds (de large) et il est fermé par deux portes busquées (mémoire de 1751). Bélidor nous apprend que le second passage, plus étroit, se ferme par une porte tournante. Le plan en relief les différencie peu ou prou.

La troisième n'est pas, parmi les autres, la plus importante. Située au sud de la basse ville, sur le canal de Bourbourg, elle sert à *rafraîchir l'avant-fossé de la ville* (Bélidor). Le mémoire de 1751 la nomme *écluse de la Basseville* **12**. Large de 11 pieds (environ 3,30 mètres), elle est fermée par une simple vanne. Un double ouvrage remparé, de plan rectangulaire, la protège.

Quant aux autres ouvrages hydrauliques aux noms si poétiques au-delà de leur pragmatisme, *de la Renardière, de chasse et de suite ou de la Galine, provi-*

**13****13****14****15****15**

sionnelle, leur canal étroit et voûté ne permet pas de figurer sur un plan en relief au 1/600.

LES ÉDIFICES RELIGIEUX

Marquant le paysage, l'église Saint-Willibrord **13** de style gothique est sommée d'une tour carrée cantonnée de tourelles circulaires et terminée par une flèche élancée, garnie de crosses saillantes. La triple batière qui la couvre a fait place après 1823 à une toiture unique à deux pans, tandis que la flèche tombée en 1800 et la tour disparue en 1810 sont remplacées par une autre tour, plus petite et décalée vers l'est. Il n'y a pas eu dans ce cas précis d'actualisation du plan en relief, comme pour le beffroi. Les remplages flamboyants des fenêtres sont simpli-

fiés, mais d'autres détails d'architecture sont fidèlement rendus, tels les contreforts et la base des murs en pierre. Quant au portail renaissance, le plan en relief ne rend rien de sa splendeur : on y reconnaît seulement le fronton rectangulaire. De style tardomédiéval, l'édifice a été démoli en 1558-1562 pour construire les remparts bastionnés autour de la ville ⁽²⁰⁾. L'église représentée sur le plan en relief serait donc celle rebâtie partiellement plus tard. Christiane Lesage avait bien observé les différences architectoniques entre la nef, datable de la fin du XVI^e siècle, et l'ensemble chœur-transept, de facture plus ancienne ⁽²¹⁾. Derrière le chevet, une petite pièce d'eau irrégulière se voit déjà sur le plan dressé par Jacques de Deventer vers 1560, mais

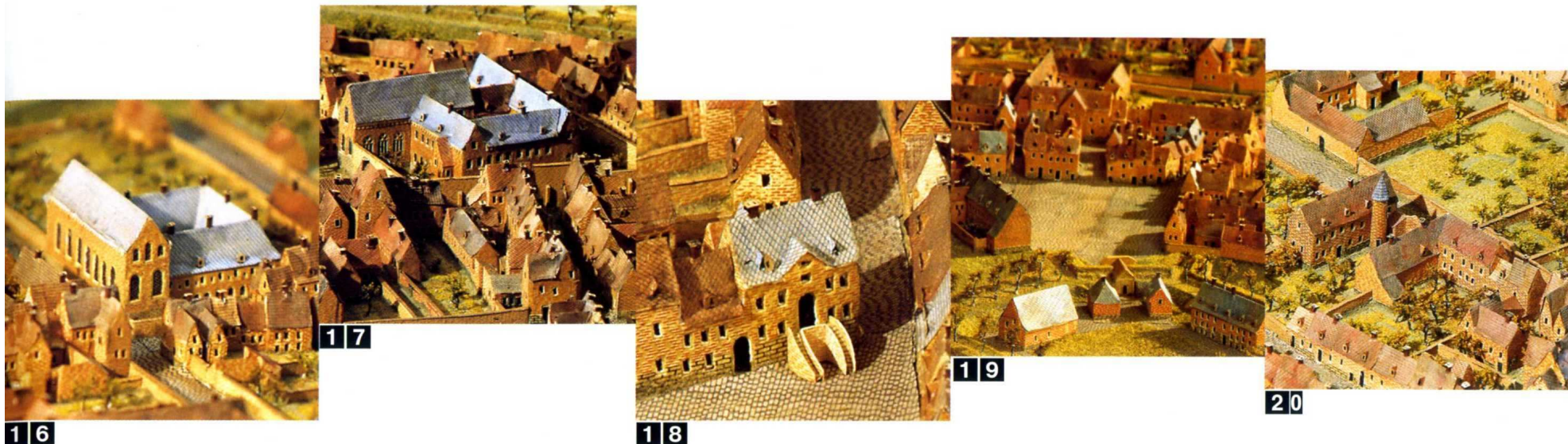
ne figure sur aucun des autres plans du XVI^e siècle ⁽²²⁾. Le mémoire de 1751 n'en fait nulle mention **14**.

Il y a trois couvents, dont celui des sœurs Noires **15**, appelé aussi hôpital Saint-Pierre. Fondé au XV^e siècle, il a servi entre 1650 et 1800 d'hôpital militaire. Il a été question de l'agrandir, opération dont témoignent de superbes plans et élévations manuscrits conservés à Vincennes. Bien qu'étant le plus petit des trois couvents, en 1751, il comprend deux salles et un grenier et peut accueillir 109 lits, soit 218 malades. En face, une maison abrite une chambre de troupe et l'école publique.

Un autre est aux frères Récollets **16**. Présents à Gravelines à partir de 1630, ils se dotent d'un ensemble conventuel

comprenant église, cloître et corps de logis. Il ne semble pas être possible d'appeler « pignon à la flamande » la façade de leur église curieusement axée nord-sud. Tout sanctuaire édifié au XVII^e siècle présentait une façade au décor sans doute baroquant terminant une toiture en bâtière. Nulle décoration n'est en tout cas reproduite. On accédait à l'intérieur de cette église conventuelle à partir du cloître uniquement, semble-t-il. En dépit de son caractère sommaire, le plan en relief est l'unique image de ce couvent détruit après la Révolution.

Le troisième appartenant aux Clarisses anglaises **17** a été gravement endommagé en 1654 par l'explosion du magasin à poudre du château. Nonobstant, il a gardé le fenestrage



gothico-renaissant du goutterot ouest de l'église, à l'opposé du mur est, percé de grandes baies terminées d'un arc en plein cintre. Par son ampleur, c'est le couvent le plus grand de Gravelines, sans doute le plus riche. Mais c'est la maison mère de l'ordre qui essaimera en France. Outre la corniche à modillons qui court sous toutes les toitures d'ardoise et de tulle, aucun décor n'est rendu sur le relief. Les matériaux sont comme ailleurs la brique et la pierre.

LES ÉDIFICES CIVILS

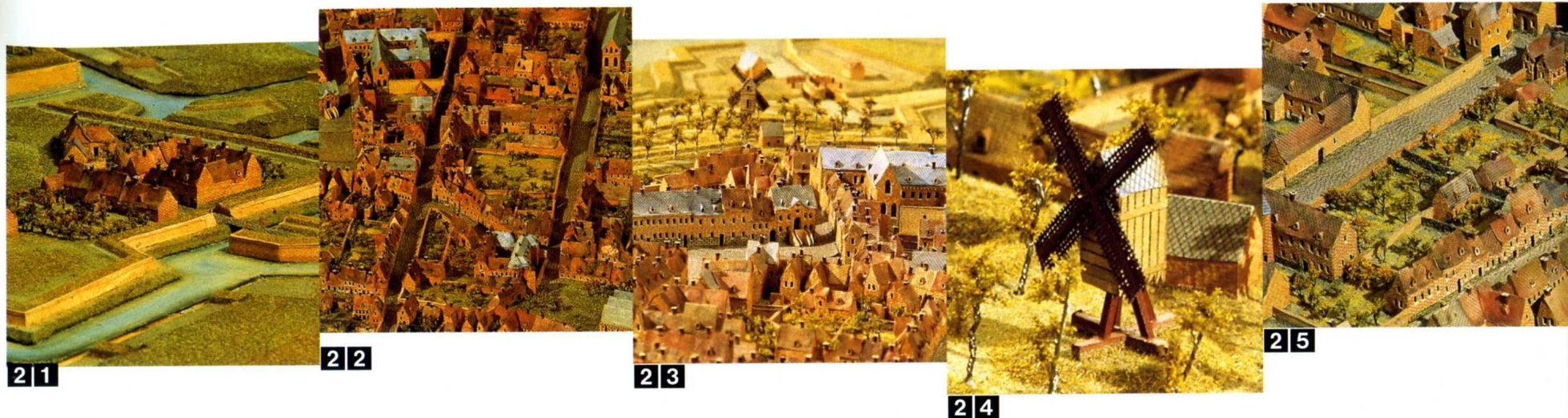
On ne saurait manquer l'hôtel de ville et son double escalier monumental, à l'emplacement de l'édifice actuel **18**, datant de 1834-1836. En 1786,

on signalait que le grand pignon de la façade menaçait ruine. Le plan en relief le montre percé de deux fenêtres superposées.

Nicolas Faucherre avait noté en s'interrogeant l'absence du beffroi sur la place d'armes **19**. Rien en effet n'indique son emplacement alors qu'il est mentionné dans le mémoire de 1751. Mais en appelant à la réflexion, on se rappelle les restaurations de 1810 et de 1819 d'une part, et de l'autre la vétusté et la ruine du bâtiment au début du XIX^e siècle. Comme sa démolition était annoncée sinon prévue, le(s) restaurateur(s) intervenant à l'une de ces deux dates, n'aurai(en)t fait qu'entériner sa disparition prochaine. *Il y a dans la ville aux environs de 800 communicants tant hommes que*

garçons, femmes et filles (Mémoire de 1751), c'est-à-dire en excluant les enfants en bas âge. En 1685, Gravelines comptait 1141 âmes ⁽²³⁾. Ils vivent dans des maisons particulières dont la plupart présentent un soubassement de pierre surmonté de murs de brique (rendus en rose, alors que la brique locale est jaune) **20**. L'absence quasi générale de pignons en façade tend à démontrer que la ville avait acquis au milieu du XVIII^e siècle un visage architectural d'essence française. Il est très probable que les ravages causés par l'explosion de 1654 et par le dernier siège de 1658 aient oblitéré le caractère flamand de l'architecture privée. Les toitures sont faites de tuile rectangulaire ou losangée. Les maisons sont petites, à deux

ou toits travées en façade, peu profondes, composées d'un rez-de-chaussée, d'un seul étage et d'un grenier à lucarnes : *les bourgeois étant trop pauvres (...) n'oseroient bâtir à deux étages*. Aucune ne présente de toit mansardé. Il n'y a pas de grands hôtels particuliers que choisissaient les officiers désireux de se bien loger, de telle sorte que *l'officier le mieux logé dans Gravelines est le plus mal en comparaison des autres places...* sans commentaire. On sait qu'un puits fournit à chacune de l'eau qui cependant *n'est bonne qu'à relaver* (mémoire de 1751). En façade, une porte donne accès parfois à un atelier ou à une boutique : il y a quatre maçons, cinq charpentiers, cinq forgerons, deux armuriers, trois brasseurs et neuf boulangers en 1751,



sans compter les métiers « inutiles » à la défense de la place.

Aujourd'hui conservées, six maisons du XVII^e siècle et quatre millésimées entre 1732 et 1743 sont normalement reproduites sur le plan en relief. Pour autant que l'on puisse en juger, les façades de la rue Leroy, par exemple, n'ont guère changé. Tout au plus le relief sous-dimensionne-t-il les fenêtres. Globalement, il rend bien le caractère vernaculaire de l'architecture bourgeoise.

Les fenêtres sont figurées par des trous découpés dans les cartons des façades, collés sur des blocs de bois peints en noir. La même technique est appliquée pour les plans de Tournai (1701) et de Besançon (1722), tandis que les baies sont peintes sur le plan

en relief de Saint-Tropez (1730) et qu'elles sont collées sur ceux de Namur (1747), Audenarde (1747), Maastricht (1752) et Saint-Omer (1758).

Les quelques maisons qui se blottissent dans la basse ville sont ce qui subsiste de ce faubourg installé le long de la route de Calais **21**. L'extension des fortifications conjointe aux guerres depuis le début du XVII^e siècle en ont détruit ce qui a pu exister sur la rive gauche de l'Aa.

Couvents, églises, chapelles, édifices publics et bâtiments militaires (hormis certains corps de garde) sont couverts d'ardoise (carton gris-bleu). Le reste est coiffé de tuiles ou de chaume (campagnes) **22**. Mais n'est-ce pas là un moyen de différencier aisément

pour les officiers les éléments essentiels à l'œil militaire du paysage urbain plutôt que sacrifier à la stricte représentation de la réalité ?

Deux moulins à vent sur pivot, en bois, se dressent sur deux bastions **23 24**. L'un peut moulin 21 tonnes de blé en 24 heures, l'autre 8 tonnes dans le même temps (d'après les chiffres de 1751).

LA CAMPAGNE ET LA VÉGÉTATION

Dans la ville, les jardins sont parcellisés par les murets qui les délimitaient. **25** Quelques-uns sont remarquables par le dessin régulier de leurs parterres « à la française » et leurs haies de buis, rendus en très léger relief : d'autres plans en relief du milieu du XVIII^e

siècle témoignent d'un soin esthétique identique. Signe du temps ? Ce sont en tout cas des fioritures non utiles directement aux militaires.

Les arbres sont nettement une restauration du XIX^e siècle (1810 ou 1819 ?) : ceux du XVIII^e siècle visibles sur d'autres plans, comme celui de Besançon, sont très différents ⁽²⁴⁾. Cela explique alors la non concordance avec un plan manuscrit des plantations existantes en 1761 ⁽²⁵⁾ : les deux rangées d'arbres parallèles au rempart n'ont pas été restaurées telles quelles au XIX^e siècle, sinon dans les bastions. Le long des courtines, il n'y a plus qu'un seul alignement.

On l'a vu, les campagnes se répartissaient en terres labourables et en prairies, tandis que des jardins potagers



26



27



28

jouxtaient les exploitations et les petites maisons rurales. La grande régularité du parcellaire à l'est du chenal indique la récente mise en culture de ces terrains naguères marécageux, gagnés sur les caprices de l'Aa **26**. Nombre de plans aquarellés permettent de suivre d'ailleurs les transformations de ce littoral tout au long du XVIII^e siècle ⁽²⁶⁾. Le mémoire de 1751 signale que le sol au sud de l'Aa est fait de terre grasse sur deux pieds de profondeur (soixante centimètres), de type alluvionnaire, reposant sur du sable. Les édifices sont bas et quasi tous coiffés de toits de chaume. Le plan manuscrit contemporain montre une *zone inondée par les marées des vives eaux ordinaires* entre ces terrains et la route de

Dunkerque. Deux digues de part et d'autre protègent à la fois les terres agricoles et le hameau des Huttes ; elles sont bien marquées sur le plan en relief **27**.

Petit Fort n'est pas encore bâti. A Grand Fort, quelques maisons rurales se dispersent, alignées entre Chenal et route **28**. Des jardins potagers entourés de haies vives les encadrent. Ici, le chaume prédomine dans les toitures. Il n'y a qu'un seul niveau d'habitation sous les toits à deux pans.

EN SYNTHÈSE

Ce rapide parcours détermine la conjonction sur le plan en relief du réalisme et de la fidélité avec une schématisation forcée.

La simplification est due à l'échelle employée et à l'objectif du plan : il ne s'agit pas de détailler l'architecture, mais bien de montrer les volumes, ceux-ci étant les plus importants aux yeux des artilleurs.

Le paradoxe n'est pas absent : pourquoi en définitive détailler autant les jardins, reproduire les portes et fenêtres à l'unité près ? Fioritures d'artiste ? Goût du travail bien fait ? Sans doute les deux à une époque où la stratégie et la gloire du roi impliquaient aussi la réalisation d'objets d'art et de chef-d'œuvres.

P.B

(14) Vincennes, SHAT, art.8, sect.1, Gravelines, carton 1, n°2.

(15) Etude en préparation sur base d'une relecture des sources connues et de l'étude de documents inédits.

(16) Lille, ADN, B 2539, f°524.

(17) Paris, Hôtel National des Invalides, Musée des Plans-Reliefs, archives.

(18) Dossier Nicolas Faucherre.

(19) F. DALLEMAGNE, *Les casernes françaises*, Paris, 1990, p.32.

(20) Lille, Archives Départementales du Nord, B 2555, Compte de la recette générale des Pays-Bas pour 1562, f°314v°.

(21) Dans *Gravelines et son patrimoine*, 1983.

(22) Sur ceux-ci, voir le catalogue *Gravelines en quête de mémoire*, 1998.

(23) FAUCHERRE, MONSAINGEON, de ROUX, 1989, p. 119.

(24) C. CARLET, *Problèmes de conservation et de restauration des plans-reliefs*, dans CORVISIER 1993, p. 15-20.

(25) Vincennes, SHAT, AG, art.8, sect. 1, Gravelines, carton 2, n°5.

(26) Dans les mêmes cartons, il existe en effet un plan quasi chaque année, actualisé par les ingénieurs.